



HAL
open science

Ents, elfes et ores : Beowulf et le regard de Tolkien

Alain Bonet

► **To cite this version:**

Alain Bonet. Ents, elfes et ores : Beowulf et le regard de Tolkien. Points de vue sur Beowulf, Nov 1998, Nancy, France. pp.163-200. hal-04700416

HAL Id: hal-04700416

<https://hal.science/hal-04700416v1>

Submitted on 17 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Bonet
 Université de Paris IV

Ents, elfes et orcs : *Beowulf* et le regard de Tolkien

Puisque cet exposé a pour but de présenter le regard d'un critique pour qui *Beowulf* était avant tout une oeuvre poétique, en tant que telle difficilement traduisible, on a tâché de respecter ici sa vision en citant le poème dans sa version originale, vieil-anglaise, accompagné de traductions à considérer à leur juste valeur :

Beowulf is not merely in verse, it is a great poem; [a translation] is not offered as a means of judging the original, or as a substitute for reading the poem itself. The proper purpose of a prose translation is to provide an aid to study.¹

Introduction

Les rapports entre *Beowulf* et Tolkien peuvent être décrits comme ayant été mutuellement profitables. Le poème a beaucoup fait pour façonner l'universitaire et l'auteur que fut Tolkien, en retour de quoi Tolkien a beaucoup fait pour que le poème soit connu et apprécié. Le premier véritable contact de Tolkien avec l'anglais médiéval auquel il devait consacrer sa carrière fut *Beowulf*. Sa passion pour le poème était perceptible dans la manière dont il le lisait lors de ses conférences. L'écrivain J. I. M. Stewart, ancien élève de Tolkien, se souvient :

He could turn a lecture room into a mead hall in which he was the bard and we were the feasting, listening guests.²

¹ « On Translating *Beowulf* », in *The Monsters and the Critics and Other Essays*, ed. Christopher Tolkien, George Allen & Unwin, London, 1983, p. 49.

² Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien: A Biography*, London, Unwin Paperbacks, 1978 (repr. 1987), p. 138.

De même, W. H. Auden écrivit à Tolkien :

I don't think I have ever told you what an unforgettable experience it was for me as an undergraduate, hearing you recite *Beowulf*. The voice was the voice of Gandalf.³

Gandalf, bien sûr, est le nom du magicien errant de *The Lord of the Rings*, et nous pouvons déjà, au travers de cette citation, discerner un premier lien entre *Beowulf* et l'oeuvre de Tolkien.

Au cours de sa carrière, Tolkien fut amené à explorer et à défendre le poème en de nombreuses occasions. Ses travaux, même s'ils subissent aujourd'hui à leur tour l'épreuve de la critique, n'en font pas moins date dans le domaine, et ont insufflé une nouvelle vie au poème. Les articles les plus connus sont : *The Monsters and the Critics* (écrit en 1936, l'année où Tolkien débuta *The Lord of the Rings*), «*On Translating Beowulf*» (1940, préface à une édition révisée de la traduction en prose de J. R. Clark Hall) et «*Finn and Hengest*» (série de cours, de 1928 à 1960).⁴ Il convient de signaler que Tolkien travaillait à une traduction, mais celle-ci est demeurée inédite (probablement inachevée). Le manuscrit se trouve à la bibliothèque Bodléienne à Oxford.

La lecture de ces articles, en particulier du célèbre *The Monsters and the Critics*, révèle vite ce en quoi des critiques ultérieurs verront une faiblesse de l'argumentation, mais qui va nous permettre d'éclairer les liens entre *Beowulf* et l'oeuvre de Tolkien. Selon T.A. Shippey :

[A vital point] never directly stated or defended, is Tolkien's conviction that he knew exactly when and under what circumstances the poem was written. [...] What it does prove is that Tolkien felt more than continuity with the *Beowulf*-poet, he felt a virtual identity of motive and technique.⁵

La dette littéraire de Tolkien envers l'auteur de *Beowulf* est évidente, et d'ailleurs explicite. Dans une lettre de 1938 adressée au

³ Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien: A Biography*, p. 138.

⁴ *Finn and Hengest, the Fragment and the Episode*, ed. Alan Bliss, London, Harper Collins, 1998.

⁵ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, 2nd edition, London, Grafton, 1992, p. 42-44.

journal *Observer*, Tolkien parle en ces termes des sources de *The Hobbit* :

Beowulf is among my most valued sources; though it was not consciously present to the mind in the process of writing.⁶

La relation n'est d'ailleurs pas à sens unique. Lorsque Tolkien, pour défendre le dragon de *Beowulf*, écrit, dans *The Monsters and the Critics*⁷ :

A dragon is no idle fancy. Even today (despite the critics) you may find men not ignorant of tragic legend and history, who have heard of heroes and indeed seen them, who have yet been caught by the fascination of the worm,

c'est l'auteur de *The Hobbit*, le créateur de Smaug, qui parle. Son biographe Humphrey Carpenter résume ainsi son sentiment : «He had been into the dragon's lair».⁸

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que l'on critique souvent Tolkien pour les mêmes raisons que l'on critique *Beowulf* : les réactions des critiques envers *The Lord of the Rings* sont fort similaires à celles que Tolkien dénonçait envers *Beowulf*.⁹

Ce sont précisément les liens entre l'oeuvre de Tolkien et *Beowulf* qui vont constituer le sujet de cet exposé. L'oeuvre littéraire de Tolkien ne saurait être réduite à ses deux ouvrages les plus connus, *The Hobbit* et *The Lord of the Rings* ; nous serons également amenés à explorer certains écrits moins largement connus.

I. Emprunts

On pourrait établir un vaste catalogue des mises à contribution de *Beowulf* par Tolkien. Sous le terme d'emprunts nous classerons les éléments les plus immédiatement repérables, mais peut-être les moins intéressants ; ceux qui montrent l'attachement de Tolkien au

⁶ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, ed. Humphrey Carpenter & Christopher Tolkien, London, Unwin Paperbacks, 1990, p. 31.

⁷ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 16.

⁸ *J.R.R. Tolkien: A Biography*, p. 144.

⁹ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 3.

poème, sans forcément révéler sa vision ou son interprétation, ce qui doit demeurer notre objectif. Par ailleurs, il n'est pas toujours aisé d'établir ce qui provient spécifiquement de *Beowulf*, et ce qui provient plus généralement de la connaissance qu'avait Tolkien du passé germanique. La désignation de Terre du Milieu (*Middle-Earth* en anglais) peut provenir du vieil-anglais *Middangeard*, ou plus généralement du concept germanique également illustré par le vieux-norrois *Midgard*. Le peuple des Ents, mentionné plus loin, peut aussi bien provenir du vieil-anglais *eoten*, rencontré dans le poème, que du vieux-norrois *jotunn*. De même, le personnage de Frodo, le Hobbit faiseur de paix, doit sans doute son nom et une partie de son rôle au roi Froda mentionné dans *Beowulf*, mais également aux traditions nordiques concernant le même personnage (sous le nom de Frothi).¹⁰

Un rapide recensement de ces éléments paraît cependant un préliminaire indispensable à une étude plus approfondie, et servira de plus à présenter les principales oeuvres liées à *Beowulf*.

1) Inspiration générale

Le vers 112 du poème, citant les descendants monstrueux de Caïn, *eotenas and ylfe and orcneas*, rassemble, dirait-on, trois des peuples les plus célèbres de *The Lord of the Rings* : les Ents, les Elfes et les Orcs. La traduction littérale est quelque peu différente, puisqu'il s'agit de géants, d'elfes (mais au sens de créatures maléfiques) et de démons mort-vivants. Tolkien a modifié les Ents pour en faire des arbres animés et bienveillants (la version maléfique apparaissant sous le nom de Trolls), et transformé les Elfes en créatures féeriques, laissant les Orcs assumer seuls leur nature maléfique — bien qu'ils ne soient plus chez lui des démons ni des morts-vivants, mais des créatures perverses.

Les coutumes funéraires des peuples de la Terre du Milieu ne sont pas sans rappeler celles de *Beowulf*. Ainsi Boromir de Gondor¹¹ est confié au fleuve, puis à l'océan, dans une embarcation garnie

¹⁰ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 184-189.

¹¹ J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, 2nd ed. 1966, London, Grafton (repr. 1992), 3, 1, p. 437.

d'offrandes, tout comme Scyld Scefing ; le roi Théoden de Rohan est quant à lui enterré (également avec des offrandes) sous un tertre, au milieu de cérémonies comprenant la lamentation d'un barde et une chevauchée circumambulatoire, évoquant ainsi les propres funérailles de Beowulf.¹²

Les figures de souverains ou de guerriers empruntent d'ailleurs beaucoup à *Beowulf* ; que l'on songe à Bard d'Esgaroth, à Théoden, ou à Aragorn. Dans *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*, petite pièce de théâtre (écrite comme *Beowulf* en vers allitérés), qui est une suite au poème médiéval *La Bataille de Maldon*,¹³ Tolkien fait décrire le chef de guerre Beorhtnoth par des formules qui ne seraient pas déplacées dans l'éloge funèbre de Beowulf :

His head was higher than the helm of kings
with heathen crowns, his heart keener
and his soul clearer than swords of heroes
polished and proven: than plated gold
his worth was greater. From the world has passed
a prince peerless in peace and war,
just in judgements, generous-handed
as the golden lords of long ago.
He has gone to God glory seeking,
Beorhtnoth beloved.

«Glory seeking», en particulier, rappelle *lofgeornost*, «most eager for fame», le dernier mot de *Beowulf*.

2) Anecdotes, clins d'oeil, citations, références

Cette catégorie est l'une des plus riches, car Tolkien ne perdait jamais une occasion d'insérer une référence plus ou moins explicite à *Beowulf* partout où il le pouvait. Certaines de ces références ont une visée érudite, d'autres ont un but humoristique ; elles ne sont que très rarement gratuites.

Un poème de 1916, *The Sorrowful City*, est sous-titré par les vers 2456-7 du poème (légèrement adaptés) : *Wínsële wëste, windge*

¹² *The Lord of the Rings*, 6, VI, p. 1012-1013.

¹³ Voir l'article de Colette Stévanovitch ci-contre, et le texte de *La Bataille de Maldon* imprimé en annexe.

*reste réte berofene : (The hall of feasting empty, the resting places swept by the wind, robbed of laughter).*¹⁴

Un poème de 1923, repris dans *The Adventures of Tom Bombadil* sous le titre *The Hoard*, présente une importance particulière lorsqu'il est étudié en relation avec *Beowulf*. Tout d'abord son titre original était «*Iumonna Gold Galdre Bewunden*». Il s'agit du vers 3052 du poème, *The gold of former men, surrounded with spells*, et le poème parle d'un trésor générateur d'avarice et d'envie, passant de propriétaire en propriétaire. Les deux derniers sont un dragon, puis l'aventurier qui le tue. Ce dernier survit au combat mais succombe à la malédiction, avant d'être assassiné à son tour. Nous serons conduits à en parler par la suite.

Une version du *Silmarillion* écrite en vieil-anglais reprend les vers 49-50 : *Him wæs geómor sefa, murnende mód (Sad was their heart and mourning in their soul).*¹⁵

Dans un essai consacré au poème *La Bataille de Maldon*, Tolkien propose comme épigraphe les vers 3077-8 de *Beowulf* : *Oft sceall eorl monig ánes willan wræc ádréogan (By one man's will many must woe endure).*¹⁶

Dans *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*,¹⁷ les personnages connaissent bien *Beowulf* et y font plusieurs références. Vers 90 : *I can't abide his eyes, bleak and evil as Grendel's in the moon* ; vers 121-2 : *Aye, that's the battle for you, and no worse today than wars you sing of, when Fróda fell, and Finn was slain* ; vers 151-2 : *Beorhtnoth we bear not Beowulf here : no pyres for him, nor piling of mounds*. Plus tard (v. 329-332), le rêve d'un des

¹⁴ *The Book of Lost Tales Part Two (The History of Middle-Earth II)*, ed. Christopher Tolkien, London, Unwin Paperbacks 1986 (repr. 1988), p. 298.

¹⁵ *The Shaping of Middle-Earth. The Quenta, the Ambarkanta and the Annals together with the Earliest Silmarillion and the First Map (The History of Middle-Earth IV)*, ed. Christopher Tolkien, London, Unwin Paperbacks, 1988 (repr. 1989), p. 207.

¹⁶ *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son, The Tolkien Reader: Stories, Poems, and Commentaries by the Author of The Hobbit and The Lord of the Rings*, New York, Ballantine Books, 1966 (repr. 1991), p. 27.

¹⁷ *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*, p. 7-20.

personnages rappelle l'épisode du *Fræsvel* (v. 1063-1159 de *Beowulf*) :

Lo! Fire now wakens,
hearth is burning, house is lighted,
men there gather. Out of the mists they come
through darkling doors whereat doom waiteth.

Le poème *The Flight of the Noldoli*,¹⁸ reprenant un épisode du *Silmarillion*, qualifie les fils de l'artisan elfique Fëanor de *Brósingas*, rappelant le *Brósinga mene* (le collier des Brosings) du vers 1199 de *Beowulf*.

Le poème *Ofer Wídne Garsecg* («Across the Broad Ocean»)¹⁹ utilise comme refrain une version détournée des premiers vers de *Beowulf*. Tolkien semble y affirmer sa préférence pour les monstres au détriment des annales :

La! hwæt, ic Gárdena on géárdagum geseah
Péodcyninga-ninga-ninga þrym and —
brýdealof under brimfarof déopan grunde néah!

«Listen, I have seen the power of the kings of the people of the
Spear-Danes in days gone by — and also the bridal beneath the sea,
near the deep-sea-bottom.»

Un poème sur les Inklings, le groupe d'écrivains d'Oxford dont faisaient partie Tolkien et C.S. Lewis, débute ainsi²⁰ :

Hwæt! we Inclinga on ærdagum
searofancolra snyttru gehierdon...

«Lo! We have heard in old days of the wisdom of the cunning-
minded Inklings; how those wise ones sat together in their
deliberations, skilfully reciting learning and song-craft, earnestly
meditating. That was true joy!»

The Hobbit n'est pas dépourvu de références. Qui est Beorn, dont le nom, signifiant à l'origine *ours*, est devenu synonyme d'*homme*, cet ours-garou apiculteur à la force énorme, sinon Béo-

¹⁸ *The Lays of Beleriand (The History of Middle-Earth III)*, ed. Christopher Tolkien, London, Unwin paperbacks, 1987, p. 131-141.

¹⁹ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 308.

²⁰ Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien: A Biography*, p. 155.

wulf, le Loup des Abeilles (métaphore pour Ours) à la force de trente hommes ?

The Lord of the Rings renferme une référence plus obscure. La Comté, le pays des Hobbits, fut colonisée par deux frères nommés Marco et Blanco. Ces noms sont dérivés du germanique, *marh* et *blanca*, deux termes pour désigner les chevaux, dont le second n'apparaît d'ailleurs que dans *Beowulf*. Le rapprochement est alors facile avec Hengest et Horsa, les conquérants saxons de l'Angleterre, dont les noms signifient également «cheval» — et l'on se souviendra qu'Hengest apparaît dans les récits de *Beowulf*.

3) Utilisation de situations ou épisodes

Dans *The Hobbit*, Smaug le Dragon est éveillé de son sommeil par le vol d'une coupe dans son trésor. Bien que Tolkien ait affirmé : *[Beowulf] was not consciously present to the mind in the process of writing*, il est difficile de croire qu'au moins après coup Tolkien, qui connaissait si parfaitement le poème, n'y ait pas songé, et ne l'ait consciemment conservé. Par ailleurs, il y a du Grendel dans la manière dont le Dragon ruine peu à peu la ville de Dale en enlevant de nuit des jeunes filles.

The Lord of the Rings est particulièrement riche en emprunts. Lorsque les héros atteignent la demeure du roi Théoden,²¹ ils sont accueillis par des gardes puis par un portier qui les interroge, hésite à les laisser entrer, et leur demande de déposer les armes. Cet accueil est plus que similaire à celui de Beowulf chez Hrothgar, en particulier si l'on consulte une première version de ce passage, où Tolkien faisait parler les personnages en vieil-anglais.²² Même dans la version actuelle, les ressemblances subsistent. Ainsi, Legolas parlant du palais : *The light of it shines far over the land*, traduit le vers 311 de *Beowulf* : *lîxte se léoma ofer landa fela*. Le nom du palais, Meduseld, se trouve au vers 3065 de *Beowulf* : c'est une salle où l'on boit. Le portier de Théoden déclare : *In doubt a man of*

²¹ *The Lord of the Rings*, 3, VI, p. 528-548.

²² *The Treason of Isengard (The History of The Lord of the Rings II)*, ed. Christopher Tolkien, London, Grafton, 1992, p. 442.

*worth will trust to his own wisdom. I believe you are friends and folk of honour, faisant écho aux vers 287-92 de Beowulf : A sharp shield-warrior must know how to tell good from bad in every case, from words as well as deeds. I hear [...] that this warband is friendly.*²³ Plus tard, Gandalf le magicien affrontant le «mauvais conseiller» Grima Wormtongue se trouvera dans une situation similaire à celle de Beowulf affrontant Unferth.²⁴

La venue d'Aragorn à Meduseld rappelle d'une manière plus générale la venue de Beowulf à Heorot. Comme Beowulf, Aragorn est destiné à être roi ; sa lignée et celle de Théoden sont liées par des services rendus ; son arrivée accompagné de Gandalf est le signal du réveil du vieux roi accablé. Il n'est jusqu'au personnage d'Eowyn dont le rôle ne rappelle celui de Wealhtheow. Quand au palais lui-même, il présente la même architecture, le même sol coloré :

As their eyes changed, the travellers perceived that the floor was paved with stones of many hues; branching runes and strange devices intertwined beneath their feet.²⁵

On fâgne flór fëond treddode (the fiend trod on the painted floor), peut-on lire au vers 725 de *Beowulf*, lors de l'attaque fatale de Grendel contre Heorot.

Rappelant un autre épisode du poème, l'épée du hobbit Merry, dont il a frappé le roi des spectres, se consume :

There lay his weapon, but the blade was smoking like a dry branch that has been thrust in a fire; and as he watched it, it writhed and withered and was consumed.²⁶

Cela n'est pas sans rappeler l'épée de Beowulf lors de son combat contre la mère de Grendel (vers 1605-1617) :

þá þæt sweord ongan
 æfter heaþoswáte hildegicelum,
 wígbil wanian; þæt wæs wundra sum,
 þæt hit eal gemealt íse gelicost.
 [...]

²³ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 112-113.

²⁴ *Beowulf*, vers 499 et suivants.

²⁵ *The Lord of the Rings*, 3, VI, p. 534.

²⁶ *The Lord of the Rings*, 5, VI, p. 877.

Sweord ær gemealt,
forbarn bródenmæl; wæs þæt blóð tó þæs hát,
ættren ellorgæst, sé þær inne swealt.

«Then the blade began to waste away from the battle-sweat, the war-sword into fíicles. That was a wondrous thing, that it should all melt, most like the ice. [...] The sword itself had already melted, its patterned blade burned away: the blood was too hot for it, the spirit that had died there too poisonous.»

Les dernières paroles du roi Théoden, mourant vainqueur de son ennemi, pourraient aussi bien être celles de Beowulf :

My body is broken. I go to my fathers. And even in their mighty company I shall not now be ashamed. I felled the black serpent. A grim morn, and a glad day, and a golden sunset.²⁷

Beowulf, vers 2814-2816 :

Eall wyrd forspéon
míne mágas tó metodscafte,
eorlas on elne; ic him æfter seal.

«Fate has swept away all my kinsmen, earls in their strength, to destined death. I have to go after.»

4) Illustrations

Tolkien était également illustrateur, et a puisé à l'occasion son inspiration dans *Beowulf*. On ne peut réellement parler d'illustration que dans deux cas, deux dessins illustrant le vers 1364 du poème, *Wudu wyrstum fæst (a wood clinging by its roots)*. Les deux versions de la scène sont détaillées et correspondent précisément à la description du poème.²⁸

Ce n'est pas le cas des deux dessins de dragons traditionnellement associés à *Beowulf*.²⁹ Le plus célèbre, «Coiled Dragon», est accompagné d'un vers du poème, le vers 2561 : *Đá*

²⁷ *The Lord of the Rings*, 5, VI, p. 875-876.

²⁸ Hammond and Scull, *J.R.R. Tolkien, Artist & Illustrator*, London, Harper Collins, 1995, n° 50 et 51.

²⁹ *Pictures by J.R.R. Tolkien*, new edition, London, Harper Collins, 1992, n° 40, ou Hammond and Scull, *J.R.R. Tolkien, Artist & Illustrator*, n° 48 et 49.

wæs hringbogan heorte gefúsed (*Now was the heart of the coiling beast stirred*), mais le dragon n'est pas très menaçant. Lors d'une conférence pour enfants en janvier 1938, Tolkien le décrira d'ailleurs comme un « dragonnet ». Le second, « Dragon and Warrior », n'est que lointainement associé à *Beowulf*. Lors de la dite conférence, Tolkien mentionna que *Beowulf* s'y serait mal pris pour tuer son dragon, et dénonça la « méthode frontale » en présentant ce dessin. Mais il ne saurait représenter le combat de *Beowulf*, puisque le guerrier porte une lance et un écu, au lieu d'une épée et d'un bouclier rond.

Il convient d'ajouter à ces illustrations celles que Tolkien créa pour ses propres écrits. « Beorn's Hall »³⁰ représente l'intérieur d'une habitation nordique. « Conversation with Smaug »³¹ pourrait pratiquement illustrer le dragon de *Beowulf* veillant sur son trésor. « Moria Gate »³² représente un lac dont les profondeurs abritent un monstre ; deux arbres morts subsistent sur sa rive. « Leaves from the Book of Mazarbul »,³³ fac-similé d'un manuscrit endommagé, nous ramène directement au manuscrit de *Beowulf*. « Glaurung sets forth to seek Turin »³⁴ pourrait également représenter le dragon de *Beowulf* émergeant de son antre.

II. Commentaires, gloses, compléments, reconstructions

Avec cette catégorie nous abordons les relations les plus révélatrices entre *Beowulf* et l'oeuvre de Tolkien, celles qui révèlent le plus son interprétation du poème. Tolkien n'était pas essentiellement un critique littéraire, mais un philologue. Cette science, aujourd'hui supplantée par la linguistique diachronique, consistait à reconstituer les états anciens d'une langue par la comparaison des états récents ; ce procédé aboutit à des résultats invérifiables, mais extrêmement probables. Sa grande réussite est la

³⁰ *Pictures by J.R.R. Tolkien*, n° 10 ou Hammond and Scull, n° 114-116.

³¹ *Pictures by J.R.R. Tolkien*, n° 17 ou Hammond and Scull, n° 140.

³² *Pictures by J.R.R. Tolkien*, n° 23 ou Hammond and Scull, n° 148.

³³ *Pictures by J.R.R. Tolkien*, n° 24 ou Hammond and Scull, n° 155-156.

³⁴ *Pictures by J.R.R. Tolkien*, n° 38 ou Hammond and Scull, n° 47.

reconstitution partielle de l'indo-européen primitif. Le domaine de Tolkien était plus spécifique, et concernait les langues germaniques, avec une spécialisation en anglais médiéval.

Ayant reconstitué les langues, la tentation était grande de reconstituer d'autres aspects de la culture qui les parlait. Pour Dumézil, c'était la tri-fonctionnalité indo-européenne ; pour Tolkien et nombre de ses collègues, c'étaient les légendes et cycles perdus dont ne subsistent que des fragments ou des allusions dans les quelques oeuvres qui ont survécu (*Beowulf* en particulier) ainsi que l'état d'esprit des conteurs et auditoires qui s'en délectaient.

Ces reconstitutions sont possibles dans une certaine mesure, et une partie importante du travail de Tolkien sur *Beowulf* a consisté à éclaircir l'épisode dit du *Fræswel* (le drame de Finn et Hengest), à partir de *Beowulf* et d'un autre fragment sur le même sujet. La confrontation rigoureuse de toutes les sources lui a permis de réécrire ce qu'a pu être ce récit, et d'en identifier les participants et les circonstances, ce qui permet d'éclairer ce passage autrement fort obscur de *Beowulf*. Dans la même veine, il a travaillé sur la légende du roi Sheave, à laquelle appartient le *Scyld Scefing* qui apparaît au tout début du poème.

Mais la nature fragmentaire des sources ne permet pas toujours d'aller très loin, et les hypothèses doivent demeurer telles — ou devenir littérature. Tolkien a choisi cette option pour la légende du roi Sheave, en écrivant un poème qui développe le prologue de *Beowulf* au-delà de ce que la recherche philologique permet d'affirmer avec quelque certitude.³⁵ La philologie devient à ce point pour Tolkien une base pour la spéculation, et la spéculation devient oeuvre littéraire.

C'est cette spéculation qui révèle le plus clairement le regard de Tolkien sur *Beowulf*, et elle n'est aucunement limitée à des oeuvres

³⁵ *The Lost Road and Other Writings: Language and Legend Before The Lord of the Rings (The History of Middle-Earth V)*, ed. Christopher Tolkien, London, Unwin Paperbacks, 1989, p. 92-98 ; également dans *Sauron Defeated (The History of The Lord of the Rings IV)*, *The Notion Club Papers and The Drowning of Anadûnë*, ed. Christopher Tolkien, London, Harper Collins, 1992.

d'inspiration aussi clairement philologique que *King Sheave*. Il existe en fait un continuum entre les reconstructions académiques, les spéculations littéraires, et la pure fiction de Tolkien, leur lien commun étant précisément la tentative de reconstruire le monde héroïque de *Beowulf* et autres sagas germaniques.

Le critique Douglas Parker, dans un article perspicace (intitulé à la *Beowulf* «*Hwaet! We Holbytla...*»),³⁶ remarque que la trilogie de *The Lord of the Rings* constitue le récit de la fin d'un âge, et définit la condition humaine perçue en termes fondamentalement païens. Selon lui, Tolkien a recréé avec la Terre du Milieu le monde de *Beowulf*, et la vision du monde exprimée par le poème, son déterminisme en particulier, en sorte que le vers du poème *Widsith* utilisé par Tolkien dans *The Monsters and the Critics*³⁷ pour caractériser l'atmosphère de *Beowulf* pourrait aussi bien s'appliquer à la trilogie :

Lif is læne; eal scæceð, leoht and lif samod.

«Life is fleeting; everything passes away, light and life together.»

Parker écrit :

[Tolkien was able to] attain what the author of *Beowulf* (also an antiquary) attained: a sense of man's *Verganglichkeit*, his impermanence, his perishability.³⁸

C'est dans cette optique que nous allons à présent étudier en quoi les écrits de Tolkien illustrent, explicitent et complètent l'opinion qu'il exprime dans ses essais sur *Beowulf*. Nous nous limiterons pour ce faire à des thèmes exposés dans les trois principaux essais mentionnés plus haut.

1) Considérations éthiques

L'un des grands problèmes soulevés par *Beowulf* est son ambiguïté de légende païenne narrée par un poète chrétien. Tolkien était lui-même chrétien (catholique), et en tant que tel tirailé tout

³⁶ Hudson *Review*, IX (Winter 1956-57), 568-609.

³⁷ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p.19.

³⁸ «*Hwaet, We Holbytla* ».

comme le poète de *Beowulf* entre son attirance pour le monde germanique païen et sa foi.

En quoi résidait l'attrait des légendes germaniques pour Tolkien ? Essentiellement dans ce qu'il nommait la théorie du courage. Les mythes germaniques, tels qu'ils nous sont parvenus notamment grâce aux sagas nordiques, révèlent l'inéluctabilité du *ragnarök*, du conflit eschatologique dans lequel l'univers sera détruit. Dans de telles conditions, la théorie du courage nordique consiste à rechercher la gloire personnelle et l'approbation des contemporains ou générations futures quelles que soient les conditions, et surtout quel que soit l'espoir de réussite. C'est le *dóm* que recherche Beowulf lorsqu'il souhaite affronter Grendel seul et sans armes. L'une des plus belles expressions de ce code se trouve dans le poème de *La Bataille de Maldon* :

Hige sceal þe heardra, heorte þe cénre,
mód sceal þe máre þe úre mægen lýtlað. (312-13)

« Heart shall be bolder, harder be purpose,
more proud the spirit as our power lessens. »

Dans *The Homecoming*, Tolkien poursuit et explicite la citation ainsi :

Mind shall not falter nor mood waver,
though doom shall come and dark conquer.³⁹

Ce courage s'exerce aussi bien au niveau individuel d'un combat désespéré qu'à un niveau plus mythique. L'Ombre, thème récurrent dans *The Lord of the Rings*, a peut-être ses racines dans cette vision oppressante de la place de l'homme dans l'univers. Les vers 705-707 de *Beowulf* présentent le héros et ses compagnons attendant Grendel, en espérant qu'il ne les entraînera pas *under sceaðu* — expression qui peut être prise à la lettre (dans la nuit) ou dans un sens plus large : la mort, l'inconnu.⁴⁰

Or, cette absence d'espoir en l'avenir est incompatible avec la vision chrétienne : il y a toujours un espoir, les luttes ou les souffrances ne sont pas vaines puisque par elles s'accomplit la

³⁹ *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*, p. 19.

⁴⁰ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 134-137.

volonté de Dieu, et que l'alliance renouvelée par le Christ assure aux croyants le partage de la victoire ultime du bien sur le mal.

D'un côté, nous avons les légendes anciennes, avec leur éthique de courage, de chevalerie, et leurs personnages nobles et vertueux ; de l'autre, la foi chrétienne qui condamne l'idolâtrie, le paganisme, et (selon les doctrines) voue les héros à l'enfer ou du moins au purgatoire ou aux limbes. Quelle considération peut donc accorder un chrétien à ces légendes ?

La réponse varie beaucoup selon les époques, les doctrines, les personnes. Alcuin de York demandait en 797 à propos d'Ingeld, personnage mineur de *Beowulf* : *Quid Hinieldus cum Christo ?* Qu'est-ce qu'Ingeld a à voir avec le Christ ? Le Roi Céleste ne souhaite aucune association avec les soi-disant rois païens et damnés ; car le Roi éternel règne au ciel, mais les païens damnés se lamentent en Enfer.⁴¹

Analysée par Tolkien, la position du poète de *Beowulf* est beaucoup plus nuancée ; en fait, il s'agit d'un chef-d'oeuvre de compromis. Que le poète ait été chrétien, nul n'en doute ; pourtant, dans les 3182 vers du poème, il n'est fait aucune mention du Christ, ni de la Rédemption.

Des éléments d'analyse chrétienne apparaissent à l'évidence dans le poème. Tolkien les recense et les discute dans *The Monsters...* Il distingue soigneusement le discours des personnages du discours du narrateur.⁴² Ainsi le narrateur connaît l'ascendance biblique de Grendel et en fait état (v. 108), mais Hrothgar l'ignore (v. 1355). Tolkien analyse le discours de chacun séparément, et isole certains passages qui sont peut-être des interpolations tardives destinées à rapprocher le poème des strictes doctrines religieuses (ainsi les vers 175-188, qui décrivent l'adoration d'idoles par les Scyldings durant les années du règne de Grendel, avec l'utilisation du mot *heathens*.⁴³) Mais ces éléments explicitement chrétiens sont très rares.

⁴¹ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 179.

⁴² *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 45 note 20.

⁴³ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 42-44.

Parallèlement sont supprimées (par rapport aux sources probables du poète) toutes les références explicitement païennes, notamment le nom et l'adoration des divinités germaniques :

Partly because they had not really existed, and had been always, in the Christian view, only delusions or lies fabricated by the evil one [...]. Partly because their old names (certainly not forgotten) had been potent, and were connected in memory still [...] with active heathendom [...]⁴⁴

La conclusion est flagrante. Par défaut, par omission, le poète dresse des Scyldings, des Gètes et de leurs héros un portrait aussi flatteur qu'il lui est possible sans tomber dans l'hérésie. Les païens de *Beowulf* sont vertueux. Ils ont été expurgés de presque tout défaut traditionnellement païen. On peut imaginer que les sources dont le poète s'est inspiré leur attribuaient déjà des qualités qu'un chrétien aurait pu reconnaître ; mais tels qu'ils sont présentés, il ne leur reste que très peu de défauts qu'un chrétien puisse critiquer. Ils sont mêmes, pour la plupart, la plupart du temps, monothéistes, reconnaissant l'existence d'une force directrice supérieure : *wyrd* ou *metod*. Providence, destinée, volonté divine sont autant d'acceptions possibles pour ce terme, qui cependant laisse une place au libre arbitre et à la défaillance. Hrothgar reconnaît l'existence d'une divinité suprême et unique à laquelle il rend hommage, ce en quoi il diffère probablement de son modèle historique ; mais le poète de *Beowulf*, le présentant vertueux, l'a calqué sur le modèle des rois d'Israël de l'Ancien Testament (comme les Israélites, d'ailleurs, les Scyldings se tournent en temps de crise vers des idoles). Les personnages partagent avec les Chrétiens un concept de Création et d'Enfer. Mais ils ignorent le Salut. Le poème ne contient aucune allusion claire au ciel (*heofon*) comme Paradis, et les croyances exprimées quant à l'au-delà sont confuses.

Le cas de Beowulf lui-même est très intéressant : non seulement rien n'indique que Beowulf sera damné, mais le poète lui accorde même la possibilité d'une récompense pour sa bravoure :

Him of hræðre gewát
sáwol sécean sóðfæstra dóm. (2819-20)

⁴⁴ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 22.

«The soul went from his breast to seek the doom of those fast in truth.»

Il convient cependant de remarquer que si récompense il y a, Beowulf ne le sait pas ; le vers est un commentaire de l'auteur, non une conception partagée par Beowulf. Mais Tolkien remarque par ailleurs :

There is in any case here no doubt of the transmutation of words originally pagan. *Sóðfæstra dóm* could by itself have meant simply the 'esteem of the true-judging', that *dóm* which Beowulf as a young man has declared to be the prime motive of noble conduct; but here combined with *gewat secean* it must mean either the glory that belongs (in eternity) to the just, or the judgement of God upon the just.⁴⁵

Pour Tolkien, cette vision tolérante du païen vertueux est une qualité :

[The] poem has more value in consequence, and is a greater contribution to early mediaeval thought than the harsh and intolerant view that consigned all the heroes to the devil. We may be thankful that the product of so noble a temper has been preserved by chance (if such it be) from the dragon of destruction.⁴⁶

Cette vision tolérante, permise par la « mise en sourdine » des éléments aussi bien spécifiquement chrétiens que païens, est doublée d'une réflexion sur le courage et l'espoir. Le poète de *Beowulf* conserve les qualités de ses héros, tout en les dissociant de ce qui, à l'origine, était leur incitation. Chrétien, il refuse le désespoir germanique quant à la destinée de l'univers, mais en conserve la conscience poignante au niveau individuel et terrestre :

[The author of *Beowulf*] is still concerned primarily with man on earth, rehandling in a new perspective an ancient theme: that man, each man and all men, and all their works shall die. A theme no Christian need despise.⁴⁷

Même s'il n'accorde pas à ses personnages la consolation consciente de la Rédemption, il leur permet d'entrevoir la divinité, sous le masque du destin, et éventuellement de recevoir son appui :

⁴⁵ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 39.

⁴⁶ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 28.

⁴⁷ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 23.

Wyrđ oft neređ
 unfægne eorl, þonne his ellen deáh. (572-73)

«Fate often saves an undoomed man when his courage is good.»

Cette vision est également à l'origine de la mythologie de Tolkien telle qu'elle apparaît dans *The Lord of the Rings* et surtout *The Silmarillion*, et gouverne l'éthique de ses personnages.

En décembre 1953, Tolkien écrivait à un ami jésuite :

The Lord of the Rings is of course a fundamentally religious and Catholic work; unconsciously so at first, but consciously in the revision. That is why I have not put in, or have cut out, practically all references to anything like 'religion', to cults or practices, in the imaginary world.⁴⁸

Peut-être était-il malaisé d'expliquer à un religieux que c'est en omettant les références à la religion que Tolkien entendait rendre son oeuvre consciemment catholique ; mais en relation avec *Beowulf*, l'explication retrouve toute sa clarté. Puisque l'histoire de la Terre du Milieu se situe avant l'Incarnation, ses héros ne peuvent être que païens, et toute référence au Christianisme serait déplacée (si l'on excepte certaines références qui peuvent apparaître à l'analyse comme des signes précurseurs ou préfigurateurs de l'Incarnation⁴⁹). D'un autre côté, désireux de présenter des héros vertueux mais ne pouvant faire l'apologie du paganisme, l'auteur doit passer sous silence ou supposer l'inexistence de pratiques religieuses païennes. Mais le Dieu unique demeure présent, comme il l'était avant l'Incarnation, et les personnages vertueux auront de lui quelque connaissance ; la divinité guide l'histoire du monde, et même si aucune garantie n'est donnée sur Terre, dans le futur, plus ou moins clairement révélé, se trouve l'assurance du Jugement Dernier et l'écrasement des forces maléfiques.

Dans une lettre de 1955, Tolkien définit ainsi la Terre du Milieu :

It is a monotheistic world of 'natural theology'. The odd fact that there are no churches, temples, or religious rites and ceremonies, is

⁴⁸ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 172.

⁴⁹ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 177-189 ; *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 232-237.

simply part of the historical climate depicted [...]. I am in any case myself a Christian; but the 'Third Age' was not a Christian world.⁵⁰

La divinité de Tolkien est Eru Iluvatar, connu des Elfes et des meilleurs des Humains ; l'Ange Déchu est Melkor Morgoth. La suprématie ultime de la divinité est affirmée dès la Création, exprimée en termes musicaux :

Thou, Melkor, shalt see that no theme may be played that hath not its uttermost source in me, nor can any alter the music in my despite. For he that attempteth this shall prove but mine instrument in the devising of things more wonderful, which he himself hath not imagined.⁵¹

Dans une série de notes, Tolkien affirme en 1956 :

In *The Lord of the Rings* the conflict is [...] about God, and His sole right to divine honour. The Eldar and the Numenoreans believed in The One, the true God, and held worship of any other person an abomination.⁵²

Les Hommes de la Terre du Milieu n'ont cependant qu'une connaissance imparfaite de la divinité. Il faut la perspicacité de Gandalf, personnage de nature angélique et donc proche de la divinité, pour percevoir dans les coïncidences, hasards et événements chanceux qui ponctuent la trilogie, l'indice d'une volonté bienveillante supérieure aux protagonistes du drame — ce que Tolkien appelle *God peeping through*.⁵³ Ainsi :

It was the strangest event in the whole history of the Ring so far: Bilbo's arrival just at that time, and putting his hand on it, blindly, in the dark.

There was more than one power at work [...] Behind that there was something else at work, beyond any design of the Ring-maker. I can put it no plainer than by saying that Bilbo was *meant* to find the Ring, and not by its maker. In which case you also were *meant* to have it. And that may be an encouraging thought.⁵⁴

⁵⁰ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 220.

⁵¹ *The Silmarillion*, ed. Christopher Tolkien, Grafton Books, London, 1983, 2nd edition, 1990, p. 17-18.

⁵² *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 243. Voir aussi p. 200-207.

⁵³ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 201.

⁵⁴ *The Lord of the Rings*, 1, II, p. 69.

Plus tard :

[...] That has been averted — because I met Thorin Oakenshield one evening on the edge of spring in Bree. A chance-meeting, as we say in Middle-earth.⁵⁵

The Lord of the Rings fourmille de telles coïncidences révélatrices. Le terme souvent utilisé pour les désigner est (en anglais) *chance*, un terme qui conserve une partie de l'ambiguïté des concepts germaniques *wyrd* et *metod*. Le personnage de Gandalf représente, par sa clairvoyance, une différence fondamentale avec *Beowulf*. Lorsque Gandalf parle, c'est comme si le narrateur-commentateur de *Beowulf* était intégré au déroulement de l'histoire.

Les habitants de la Terre du Milieu n'ont eux aucune certitude concernant l'au-delà. La mythologie n'est pas claire à ce sujet :

[...] dying [the Elves] are gathered to the halls of Mandos [...] whence they may in time return. But the sons of Men die indeed, and leave the world.⁵⁶

La conception de l'au-delà réservé aux Nains, exprimée par Thorin Oakenshield dans *The Hobbit*, ressemble quant à elle aux Limbes :

I go now to the halls of waiting to sit beside my fathers, until the world is renewed.⁵⁷

Même le vertueux Aragorn doit reconnaître à son épouse sur son lit de mort :

I speak no comfort to you, for there is no comfort for such pain within the circles of the world [...]

Ce à quoi elle répond :

[...] if this is indeed [...] the gift of the One to Men, it is bitter to receive.⁵⁸

⁵⁵ *The Lord of the Rings*, Appendix A, p. 1116.

⁵⁶ *The Silmarillion*, p. 48.

⁵⁷ *The Hobbit or There and Back Again*, London, Unwin Paperbacks, 4th. ed 1981, (repr. 1989), p. 270.

⁵⁸ *The Lord of the Rings*, Appendix A, p. 1100.

Aragorn, l'un des personnages les plus éclairés du roman après Gandalf, l'un des plus confiants en l'existence d'un plan divin bienveillant, entrevoit cependant un espoir :

In sorrow we must go, but not in despair. Behold! we are not bound for ever to the circles of the world, and beyond them is more than memory. Farewell!⁵⁹

Enfin, même les peuples «éclairés» quant à la nature de la divinité peuvent s'en écarter, par orgueil ou corruption. C'est le cas des Numénoréens (les Atlantes de Tolkien) lorsqu'ils adorent Sauron, serviteur du mal ; d'autres peuples pratiquent l'idolâtrie et/ou le polythéisme.⁶⁰ Comme dans *Beowulf*, d'ailleurs, le terme de «païen» (*heathen*) apparaît pour qualifier certains égarements, comme le suicide. C'est encore à Gandalf, dans son rôle de commentateur, qu'il revient de l'utiliser :

'Authority is not given to you, Steward of Gondor, to order the hour of your death,' answered Gandalf. 'And only the heathen kings, under the domination of the Dark Power, did thus, slaying themselves in pride and despair, murdering their kin to ease their own death.'⁶¹

Les termes employés sont en parfait accord avec les préceptes chrétiens, et l'on soulignera encore la condamnation du désespoir.

Quelle que soit son attirance pour les qualités dont faisaient preuve les héros germaniques, Tolkien marque en effet toujours la différence entre la morale des temps anciens, pré-chrétiens, et celle de l'époque nouvelle marquée par l'avènement du Christ, en critiquant au besoin les travers des anciens. Dans les oeuvres situées avant le Christianisme, il le fait par l'intermédiaire d'un personnage tel que Gandalf, qui tente de purifier les idéaux héroïques. Dans d'autres oeuvres, il le fait par référence directe au Christianisme.

Dans *The Homecoming*, Beowulf en tant que héros représentant une période est opposé de manière systématique à l'ère chrétienne

⁵⁹ *The Lord of the Rings*, Appendix A, p. 1100.

⁶⁰ Plusieurs textes dans *Unfinished Tales of Númenor and Middle-Earth*, ed. Christopher Tolkien, London, Unwin Paperbacks, 1982 (repr. 1988), *The Lost Road and Other writings*, autres.

⁶¹ *The Lord of the Rings*, 5, VII, p. 887.

par Tidwald, un vétéran que la gloire martiale n'impressionne plus, au contraire du jeune poète Torthelm, qui ne jure que par les légendes antiques. Ainsi :

These are Christian days, though the cross is heavy;
 Beorhtnoth we bear not Beowulf here;
 no pyres for him, nor piling of mounds;
 and the gold will be given to the good abbot.
 Let the monks mourn him and mass be chanted!
 With learned Latin they'll lead him home,
 if we can bring him back.⁶²

C'est naturellement dans *The Homecoming* que Tolkien utilise le plus explicitement la vision germanique du courage pour en souligner l'attrait comme pour en critiquer le désespoir. Torthelm, dont la pièce semble favoriser le point de vue, est sans doute plus proche de Tolkien, mais Tidwald, en dépit de son prosaïsme, conserve la force d'un directeur de conscience :

But your words are queer,
 Torthelm my lad, with your talk of wind
 and doom conquering and a dark ending.
 It sounded fey and fell hearted,
 and heathenish, too: I don't hold with that.⁶³

La vision germanique du courage est incontestablement présente en Terre du Milieu, qu'elle soit associée à la notion de gloire ou de simple devoir. Ainsi pour Boromir de Gondor :

'The walls of Minas Tirith may be strong, but they are not strong enough. If they fail, what then?'
 'We shall fall in battle valiantly.'⁶⁴

Une des plus pures leçons de courage germanique nous est donnée par Théoden, roi d'un peuple inspiré par les Anglo-Saxons, alors qu'il est encerclé par un ennemi supérieur en nombre :

'The end will not be long,' said the king. 'But I will not end here, taken like an old badger in a trap. [...] When dawn comes, I will bid men sound Helm's horn, and I will ride forth. Will you ride with me then, son of Arathorn? Maybe we shall cleave a road, or make such

⁶² *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's son*, p. 12-13.

⁶³ *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's son*, p. 19-20.

⁶⁴ *The Lord of the Rings*, 2, X, p. 417.

an end as will be worth a song — if any be left to sing of us hereafter.⁶⁵

Plus tard, pour honorer une alliance ancienne et porter secours à une cité lointaine en un combat désespéré, il abandonne son propre pays aux envahisseurs. C'est ce que l'honneur et la gloire attendent de lui :

Foes and fire are before you, and your homes far behind. Yet, though you fight upon an alien field, the glory that you reap there shall be your own for ever. Oaths ye have taken: now fulfill them all, to lord and land and league of friendship.⁶⁶

Mais c'est à son neveu Eomer que revient d'exprimer le plus crûment et sinistrement la vision :

'Death! Ride, ride to ruin and the world's ending!'

And with that the host began to move. But the Rohirrim sang no more. Death they cried with one voice loud and terrible, and gathering speed like a great tide their battle swept about their fallen king and passed roaring away southwards [...] [Eomer] thought to make a great shield-wall at the last, and stand, and fight there on foot till all fell, and do deeds of song on the fields of Pelennor, though no man should be left in the West to remember the last King of the Mark. So he rode to a green hillock and there set his banner, and the White Horse ran rippling in the wind.

*Out of doubt, out of dark to the day's rising
I came singing in the sun, sword unsheathing.
To hope's end I rode and to heart's breaking:
Now for wrath, now for ruin and a red nightfall!*

These staves he spoke, yet he laughed as he said them. For once more lust of battle was on him; and he was still unscathed, and he was young, and he was king: the lord of a fell people. And lo! even as he laughed at despair he looked out again on the black ships, and he lifted up his sword to defy them.⁶⁷

Telle quelle, cependant, cette vision est incompatible avec les convictions chrétiennes de Tolkien. Les quatre vertus que les philosophes médiévaux accordaient aux païens (Sagesse, Courage, Modération, Justice) sont présentes, les défauts en général absents, la

⁶⁵ *The Lord of the Rings*, 3, VII, p. 562-563.

⁶⁶ *The Lord of the Rings*, 5, V, p. 868.

⁶⁷ *The Lord of the Rings*, 5, VI, p. 877-881.

Charité, vertu Chrétienne, apparaît à l'occasion, mais manquent les deux autres : Foi et Espoir. Sur ces points en particulier, Tolkien s'est attaché à purifier la théorie germanique du courage en la complétant ou en la faisant critiquer par d'autres personnages, comme nous allons l'é voir.

La critique des anciens idéaux peut également prendre des aspects moins religieux. Dans *Ofermod*, un court essai sur *La Bataille de Maldon* apposé à sa pièce *The Homecoming of Beorhtnoth, Beorhthelm's Son*, Tolkien voit *Beowulf* comme une description du changement de signification des valeurs chevaleresques, entre la jeunesse du héros et son âge mûr — théoriquement responsable. Il y démontre que l'esprit des héros nordiques n'est jamais pur :

[The] element of pride, in the form of the desire for honour and glory, in life and after death, tends to grow, to become a chief motive, driving a man beyond the bleak heroic necessity to excess — to chivalry.

Lorsque *Beowulf* risque sa vie contre Grendel — contre le conseil d'Hygelac, vers 1992-7 — il ne met en danger que lui-même en l'affrontant seul et sans arme. Lorsqu'en revanche il affronte seul le dragon, toujours en quête de gloire, il met en péril son royaume. L'entreprise manque d'échouer, Wiglaf encourt un danger plus grand que nécessaire, et le roi meurt, un désastre pour son peuple. L'exclamation de Wiglaf, vers 3077-8, *Oft sceall eorl monig ánes willan wræc ádréogan*, «by one man's will many must woe endure», critique ouvertement l'idéologie chevaleresque de *Beowulf* — et des héros nordiques dont la seule référence était la gloire personnelle. L'excès chez *Beowulf* roi est dans *Ofermod* lié à l'excès du chef de guerre *Beorhtnoth*, qui accepte d'abandonner une position tactique favorable pour rendre le combat plus équitable, et est vaincu pour cela.

Un autre manquement possible de *Beowulf* est critiqué au travers du poème *The Hoard*, déjà mentionné. Le jeune guerrier du poème, après avoir vaincu le dragon, succombe à l'avarice — devient une sorte de dragon lui-même, avant d'être tué. En filigrane, ce sont les motivations de *Beowulf* lorsqu'il affronte le dragon qui sont

visées. Il cherche à défendre son peuple, c'est certain, mais est-il dépourvu de tout intérêt pour le trésor même ? Sa mort, véritable malédiction pour son peuple, pourrait bien être la conséquence d'un désir inavoué pour les richesses maudites — *galdre bewunden*, ensorcelées — du dragon.

Dans ce sens, l'excès est pratiquement absent des héros de Tolkien. Au plus certains sont-ils parfois inconsidérés, têtus ou orgueilleux, mais l'excès que Tolkien critique chez Beowulf est en général étranger à ses propres héros, qui sont (et cela lui a été reproché) presque trop positifs. Tout au plus pourrait-on signaler le cas de Boromir de Gondor, dans *The Lord of the Rings*, qui lors d'un départ supposé secret sonne du cor afin de ne pas partir «comme un voleur dans la nuit». ⁶⁸ Mais ce même Boromir est ailleurs indirectement accusé de rechercher la gloire sans nécessité ; décrivant son frère Faramir, un chroniqueur écrit :

[...] in those days his courage was judged less than his brother's. But it was not so, except that he did not seek glory in danger without a purpose. ⁶⁹

La gloire comme source du comportement héroïque est souvent critiquée, directement ou indirectement, dans *The Lord of the Rings*. De la conjonction de ces deux critiques : affirmation de l'espoir et rejet de la gloire comme motif, émerge ce qu'on pourrait appeler la théorie Tolkienienne du courage. Ainsi, la conclusion du Conseil d'Elrond pourrait apparaître désespérée :

We should seek a final end of this menace, even if we do not hope to make one. ⁷⁰

Mais le motif de l'action est ici la responsabilité collective et non la gloire. De plus Gandalf insiste :

It is not despair, for despair is only for those who see the end beyond all doubt. We do not. ⁷¹

⁶⁸ *The Lord of the Rings*, 2, III, p. 296.

⁶⁹ *The Lord of the Rings*, Appendix A, « The Stewards », p. 1093.

⁷⁰ *The Lord of the Rings*, 2, II, p. 284.

⁷¹ *The Lord of the Rings*, 2, II, p. 286.

De même, lorsque vers la fin de la trilogie Gandalf propose aux alliés de se sacrifier en une manoeuvre de diversion, le désespoir personnel des sacrifiés est contrebalancé par l'espoir que le sacrifice sera utile :

We must walk open-eyed into that trap, with courage, but small hope for ourselves. For, my lords, it may well prove that we ourselves shall perish utterly in a black battle far from the living lands; so that even if Barad-dûr be thrown down, we shall not live to see a new age. But this, I deem, is our duty. And better so than to perish nonetheless — as we surely shall, if we sit here — and know as we die that no new age shall be.⁷²

Aragorn remarque :

'The counsel of Gandalf was not founded on foreknowledge of safety, for himself or for others [...] There are some things that it is better to begin than to refuse, even though the end may be dark.⁷³

Lors de l'enterrement de Théoden,⁷⁴ le chant du *scop*, reprenant les formules du poème désespéré d'Eomer sur le champ de bataille (ci-dessus) y inclut la croyance en un espoir ultime, que le sacrifice du roi a permis ou concrétisé :

Out of doubt, out of dark, to the day's rising
he rode singing in the sun, sword unsheathing.
Hope he rekindled, and in hope ended;
over death, over dread, over doom lifted
out of loss, out of life, unto long glory.

Le cas des Elfes n'est pas très éloigné. Ils sont confrontés à un affaiblissement et à une disparition inéluctable. Leur reine Galadriel décrit ainsi leur existence :

Together through ages of the world we have fought the long defeat.⁷⁵

⁷² *The Lord of the Rings*, 5, IX, p. 914.

⁷³ *The Lord of the Rings*, 3, II, p. 461.

⁷⁴ *The Lord of the Rings*, 6, VII, p. 1012-1013.

⁷⁵ *The Lord of the Rings*, 2, VII, p. 376.

Et plus loin :

If you fail, then we are laid bare to the Enemy. Yet if you succeed, then our power is diminished, and Lothlórien will fade, and the tides of Time will sweep it away.⁷⁶

Pourtant :

'All the Elves are willing to endure this chance,' said Glorfindel, 'if by it the power of Sauron may be broken, and the fear of his dominion be taken away for ever.'⁷⁷

Plus conforme aux idées chrétiennes, le sacrifice possède une utilité, et l'exploit n'est plus recherché dans un but de gloire individuelle, mais de responsabilité collective ou de soumission au plan divin.⁷⁸

Il est intéressant de remarquer que Tolkien écrivait en 1956, avec une référence indubitable aux paroles de Galadriel :

Actually I am a Christian, and indeed a Roman Catholic, so that I do not expect 'history' to be anything but a 'long defeat' — though it contains [and in a legend may contain more clearly and movingly] some samples or glimpses of final victory.⁷⁹

Il ne fait aucun doute que ces représentations de la morale et de la religion ne soient le produit de la réflexion de Tolkien sur *Beowulf*, ni que Tolkien pourrait être décrit dans les termes même qu'il utilise pour décrire l'auteur du poème :

[...] a man learned in old tales who was struggling, as it were, to get a general view of them all, perceiving their common tragedy of inevitable ruin, and yet feeling this more poetically because he was himself removed from the direct pressure of its despair. He could view from without, but still feel immediately and from within, the

⁷⁶ *The Lord of the Rings*, 2, VII, p. 384.

⁷⁷ *The Lord of the Rings*, 2, II, p. 286.

⁷⁸ Pour approfondir certains des points évoqués ici : P.M. Spacks, « Power and Meaning in *The Lord of the Rings* », *Tolkien and the Critics, Essays on J.R.R. Tolkien's The Lord of the Rings*, ed. Neil D. Isaacs and Rose Zimbardo, University of Notre Dame Press, Notre Dame, Indiana, 1968 (6th printing 1976).

⁷⁹ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 255.

old dogma: despair of the event, combined with faith in the value of doomed resistance.⁸⁰

2) Les monstres

On ne reviendra pas sur l'importance que Tolkien accorde aux monstres dans *Beowulf*. Tout au plus pourrait-on souligner que Tolkien défend dans son célèbre essai un point de vue qu'il partage totalement : les monstres universalisent la portée du récit, et permettent de représenter, par le combat d'un homme, tous les combats de l'Homme. Il exprime la même idée ailleurs :

The overthrow of Grendel makes a good wonder-tale, because he is too strong and dangerous for any ordinary man to defeat, but it is a victory in which all men can rejoice because he was a monster, hostile to all men and to all human fellowship and joy. Compared with him even the long politically hostile Danes and Geats were Friends, on the same side. It is the monstrosity and fairy-tale quality of Grendel that really makes the tale important, surviving still when the politics have become dim and the healing of Danish-Geatish relations in an 'entente cordiale' between two ruling houses a minor matter of obscure history.⁸¹

Ce point de vue, qui constitue la grande innovation de *The Monsters and the Critics*, suffit à expliquer pourquoi Tolkien a choisi, outre le mode épique, le traitement fantastique pour son propre cycle. La défense des monstres de *Beowulf* par Tolkien est également la défense de son oeuvre propre.

Les monstres qui y apparaissent doivent beaucoup à ceux de *Beowulf*, même si le lien n'est pas toujours direct. Nous avons mentionné au début certains emprunts flagrants ; mais nous pourrions les compléter en mentionnant la relative déception de Tolkien face au dragon de *Beowulf* :

Beowulf's dragon [...] is not to be blamed for being a dragon, but rather for not being dragon enough [...] There are in the poem some vivid touches of the right kind [...] in which this dragon is real worm, with a bestial life and thoughts of his own, but the conception, none the less, approaches draconitas rather than draco: a

⁸⁰ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 23.

⁸¹ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 242.

personification of malice, greed, destruction (the evil side of heroic life), and of the indiscriminating cruelty of fortune that distinguishes not good or bad (the evil aspect of all life).⁸²

Cette déception l'a certainement guidé lorsqu'il créa ses propres dragons, Glaurung dans *The Silmarillion*, et Smaug, peut-être son monstre le plus réussi, et un prince parmi tous les dragons, dans *The Hobbit*.

Autres monstres dont la conception doit beaucoup aux considérations de Tolkien sur *Beowulf* : les Orcs. Ce sont des humanoïdes fort laids, simiesques, barbares et mauvais, quoique non dépourvus d'intelligence, dont les héros font, sans beaucoup d'états d'âme, grande consommation.

Il semble que Tolkien n'ait jamais réussi à établir pour eux une origine cohérente. Sont-ils une création des forces maléfiques ? Improbable, puisque le mal ne sait rien créer. Sont-ils une corruption ? C'est la thèse esquissée dans *The Silmarillion* ; mais cette corruption saurait-elle, dans le cadre du plan divin, concerner toute une race, lui ôtant tout libre arbitre, et lui interdisant toute possibilité de Rédemption⁸³ ? Si c'est le cas, on ne peut s'empêcher de penser aux descendants de Caïn, ces géants, elfes et démons, qui semblent bien *par nature* et irrémédiablement être ennemis de Dieu. Comme les Orcs, leur apparence reflète le poids du péché :

Their parody of human form [...] becomes symbolical, explicitly, of sin, or rather this mythical element, already present implicit and unresolved, is emphasized [...] So Grendel is not only under this inherited curse, but also himself sinful.⁸⁴

3) Le *Fræswel* / Scyld Shefing

Le passage de *Beowulf* surnommé le *Fræswel* (le massacre de Frise), à savoir les vers 1066-1159, constitue un point particulièrement obscur du poème, guère éclairci par un fragment de

⁸² *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 17.

⁸³ Plusieurs lettres abordent ce problème. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 187-196 et p. 355.

⁸⁴ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, Appendix (a), p. 34.

poésie indépendant. A cette difficulté Tolkien a consacré une série de communications et de cours, recueillis dans l'essai *Finn and Hengest*. Sa reconstitution de l'histoire telle qu'elle pouvait être à l'origine fait autorité, mais de nombreux points demeurent à l'état d'hypothèses invérifiables et/ou contestables, l'identité et la nationalité de Hengest, par exemple. Ces zones obscures ne pouvaient que stimuler l'imagination de Tolkien, qui n'a pas manqué de recycler les fragments dans ses propres créations.

C'est ainsi que les brouillons du *Silmarillion*, oeuvre de base de la mythologie, rapportent que les légendes concernant les Elfes ont été recueillies par un aventurier saxon du nom d'Ottor Waefre, qui aurait été le père de Hengest et de Horsa, les conquérants semi-historiques de l'Angleterre. Nous rappellerons ici que selon Tolkien, Hengest le conquérant est le même que le Hengest vengeur du *Fræsvel*.

Une des scènes ambiguës du *Fræsvel* concerne la remise sur les genoux de Hengest par le chef survivant des Danois de l'épée Hildeleoma, probablement l'épée de Hnæf, le roi assassiné. Quelle est la signification du geste ? On ne sait pas vraiment si les Danois font par là allégeance à Hengest, ou lui rappellent sa propre allégeance envers Hnæf. Dans son essai, Tolkien ne prend pas vraiment position. Mais on se souviendra que dans *The Lord of the Rings*, c'est en effectuant précisément le même geste que Pippin devient écuyer de Denethor, et Merry l'écuyer de Théoden :

The old man laid the sword along his lap, and Pippin put his hand to the hilt, and said slowly after Denethor:

'Here do I swear fealty and service to Gondor [...]'⁸⁵

De même plus tard :

'May I lay the sword of Meriadoc of the Shire on your lap, Théoden King?' he cried. 'Receive my service, if you will!'

'Gladly will I take it,' said the king; and laying his long old hands upon the brown hair of the hobbit, he blessed him. 'Rise now,

⁸⁵ *The Lord of the Rings*, 5, I, p. 786.

Meriadoc, esquire of Rohan of the household of Meduseld!' he said.
'Take your sword and bear it unto good fortune!'⁸⁶

L'identité du roi Scyld qui apparaît au début de *Beowulf* constitue un autre point obscur que les fragments de légende que l'on peut retrouver dans les chroniques d'Æthelweard et de William of Malmesbury ou dans le poème *Widsith* ne permettent pas d'éclaircir totalement. Après avoir fait le point sur les connaissances tangibles à ce sujet⁸⁷ Tolkien entreprit de reconstituer la légende par extrapolation. Le résultat est un poème, *King Sheave*, qui met à contribution bien des bribes de légendes germaniques. Au moins deux versions du poème existent, l'une d'elles précédée d'un court passage en vieil-anglais, inspiré du début de *Beowulf* :

Hwæt! wé on geardagum of Gársecge
fyrn gefrugnon of feorwegum...

«Lo! We know that in days of yore, from remote lands over the ocean...»⁸⁸

Fidèle à *Beowulf*, Tolkien fait venir l'enfant de l'ouest par la mer ; mais son nom adulte sera Sheave et non Scyld. Les sources à notre disposition incitent à penser que Scyld Scefing signifie Scyld fils de Sheave ; mais comment quiconque pourrait-il connaître sa lignée puisque lui-même venait de la mer ? C'est par conséquent Sheave que Tolkien fait venir de la mer. Mais il lui attribue ensuite les exploits que l'auteur de *Beowulf* attribue à Scyld, et n'utilise jamais ce dernier nom, ni pour Sheave, ni pour ses fils. L'assimilation ainsi opérée est plus logique que celle de *Beowulf*, mais esquivé plus qu'elle ne résoud la difficulté. L'identité de ceux qui l'ont envoyé demeure également un mystère. *Beowulf* y fait allusion (v. 44-46), mais Tolkien reste évasif :

For a secret hidden
his true name was, in tongue unknown
of far countries where the falling seas
wash western shores beyond the ways of men.

⁸⁶ *The Lord of the Rings*, 5, II, p. 808-809.

⁸⁷ Essai résumé dans *The Lost Road and Other Writings*, p. 92-98.

⁸⁸ Voir *The Lost Road and Other Writings* et *Sauron Defeated*.

Des indices nous sont cependant fournis. Sheave apporte aux hommes l'art de la musique et du chant, ainsi que les runes, à la fois magie et écriture, qui sont chez Tolkien des arts elfiques ; il vient de l'Ouest, d'au-delà des mers, la direction vers laquelle les Elfes fuient la Terre du Milieu et où peut encore être découverte (dans certaines versions de la mythologie) l'île où ils demeurent. Il semble probable que Tolkien a intégré le mystérieux Sheave dans sa mythologie en en faisant un envoyé des Elfes ou des Valar.⁸⁹

Scyld Scefing n'est pas le seul héros danois venu de la mer, porteur de civilisation, et reparti par la mer. Une autre tradition concerne un certain Ing, et il est probable que le poète de *Beowulf* a effectué un amalgame entre les deux. De même, bien avant d'écrire son poème, Tolkien s'était également ingénié à lier la légende d'Ing aux premières versions du *Silmarillion*.⁹⁰ On remarquera cependant que *King Sheave* ne mentionne pour le héros aucunes funérailles particulières. Tolkien pensait que les funérailles marines constituaient une tradition associée spécifiquement à Scyld, et que c'est le désir d'attribuer à l'ancêtre éponyme des Scyldings à la fois une arrivée et un départ par la mer qui poussa le poète de *Beowulf* à assimiler en partie les deux personnages.

Le poème fait par ailleurs de larges emprunts à *Beowulf*. On y mentionne le Peuple des Epées, les Brondingas, le peuple de Breca, compagnon de jeunesse de Beowulf. La description de Scyld, souverain germanique idéal, et de son palais, emprunte beaucoup, paradoxalement, à Hrothgar et à Heorot :

In his royal dwelling
of wood well-carven the walls were wrought;
fair-hued figures filled with silver,
gold and scarlet, gleaming hung there,
stories boding of strange countries

[...]

At his throne men found
counsel and comfort and care's healing,
justice in judgement. Generous-handed
his gifts he gave. Glory was uplifted.

⁸⁹ T.A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, p. 135.

⁹⁰ *The Book of Lost Tales Part Two*, p. 306-309.

Far sprang his fame over fallow water,
 through Northern lands the renown echoed
 of the shining king, Sheave the mighty.

Deux vers en particulier reprennent pratiquement les termes de *Beowulf* : v. 18, *blæd wīde sprang (far sprang his fame)* à propos de Beow fils de Scyld et v. 311, *líxte se léoma ofer landa fela (the light of it shines far over the land)*.

4) Problèmes de traduction

Les vues de Tolkien concernant la traduction étaient plutôt extrêmes, pour ne pas dire souvent intolérantes. Exigeantes serait probablement plus exact, mais d'une exigence qui rendrait toute traduction pratiquement impossible. Nous avons vu en introduction à cette étude qu'au mieux Tolkien considérait la traduction comme un mal nécessaire. Pour une plus ample et convaincante discussion des problèmes liés à la traduction en général, et à la traduction de *Beowulf* en particulier, je ne peux que renvoyer à l'article *On Translating Beowulf*⁹¹ ; mais il est possible d'aborder ici un point qui a des répercussion sur l'oeuvre de Tolkien.

L'opposition de Tolkien à la traduction n'est en effet pas systématique. Il a traduit certains poèmes médiévaux (*Sir Gawain and the Green Knight, Pearl, Sir Orfeo*) en tâchant de respecter une versification proche de l'original, et il travaillait à une traduction de *Beowulf*, hélas non publiée.

L'un de ses principes fondamentaux est d'essayer de conserver dans la traduction la « saveur » (*flavour*) créée dans l'oeuvre originale. Dans *Beowulf*, l'un des problèmes principaux concerne l'archaïsme du langage. Tolkien estimait que le vocabulaire du poème était volontairement archaïque pour l'époque de sa composition afin de créer une atmosphère de noblesse et d'antiquité (point contestable, puisque l'on ignore toujours exactement à quel moment le poème a été composé), et que toute traduction devait conserver cet aspect archaïque en utilisant un anglais volontairement

⁹¹ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 49-71.

décalé, soutenu, pour tout dire archaïque, afin d'en conserver l'atmosphère. Il écrit ainsi :

We are being at once wisely aware of our own frivolity and just to the solemn temper of the original, if we avoid [...] *visitors* (suggesting umbrellas, afternoon tea, and all too familiar faces) and prefer 'guests' with a truer note of real hospitality, long and arduous travel, and strange voices bearing unfamiliar news; *well-bred, brilliant, or polite noblemen* (visions of snobbery columns in the press, and fat men on the Riviera) and prefer the 'worthy brave and courteous men' of long ago.⁹²

Ce que cela aurait pu donner pour une traduction de *Beowulf*, nous l'ignorons largement. Mais l'écriture de Tolkien en dehors de ses traductions n'a pas manqué d'être influencée par ce principe, dont *The Lord of the Rings* nous offre de larges exemples. Le langage noble, soutenu, archaïque des personnages du roman est pour beaucoup dans le plaisir ou l'irritation que l'on ressent à sa lecture. On ne prendra pas ici parti, mais l'on signalera simplement que contrairement à d'autres auteurs d'Heroic-Fantasy, Tolkien n'utilise jamais gratuitement une langue archaïque qu'il maîtrise d'ailleurs beaucoup mieux, grâce à sa formation universitaire, que beaucoup de ses imitateurs ou critiques. L'utilisation est raisonnée, l'effet dosé. Dans une lettre de décembre 1954 répondant à des critiques à ce sujet, Tolkien explicite son raisonnement à l'aide d'un exemple tiré du livre III, *The King of the Golden Hall*, l'un des chapitres les plus beowulfiens :

'Nay, Gandalf!' said the King. 'You do not know your own skill in healing. It shall not be so; I myself will go to war, to fall in the front of the battle, if it must be. Thus shall I sleep better.'

This is a fair sample — moderated or watered archaism. Using only words that still are used or known to the educated, the King would really have said: 'Nay, thou (n')wost not thine own skill in healing. It shall not be so. I myself will go to war, to fall...' etc. I know well enough what a modern would say. 'Not at all my dear G. You don't know your own skill as a doctor. Things aren't going to be like that. I shall go to the war in person, even if I have to be one of the first casualties' — and then what? Theoden would certainly think, and

⁹² « On Translating Beowulf », *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 55.

probably say 'thus shall I sleep better'! But people who think like that just do not talk a modern idiom. You can have 'I shall lie easier in my grave', or 'I should sleep sounder in my grave like that rather than if I stayed at home' — if you like. But there would be an insincerity of thought, a disunion of word and meaning. For a King who spoke in a modern style would not really think in such terms at all, and any reference to sleeping quietly in the grave would be a deliberate archaism of expression on his part (however worded) far more bogus than the actual 'archaic' English that I have used.⁹³

Bien des auteurs — et des traducteurs — auraient gagné à méditer cette opinion.

Plus frappant, ce principe a servi à la genèse de pans entiers de l'oeuvre de Tolkien, dont une de ses créations les plus appréciées, les Rohirrim. Les Rohirrim sont un peuple de nobles guerriers barbares, en étroite alliance avec un peuple plus civilisé et urbanisé, les hommes de Gondor. Les Rohirrim sont donc archaïques par rapport à la culture dominante de Gondor. Pour Tolkien, puisque la langue anglaise servait à traduire celle de Gondor, les Rohirrim devaient être représentés linguistiquement par le vieil-anglais. Mais dans ce cas, le processus de décalage a touché non seulement leur langue, mais toute leur culture. Leurs noms, leur langage, leurs coutumes (à l'exception de l'art équestre) tels qu'ils apparaissent dans *The Lord of the Rings* sont inspirés des Anglo-Saxons, plus précisément des Merciens, et Tolkien profite de leur présence pour placer dans le texte bien des références à *Beowulf*. Nous en avons mentionné certaines au début de cet exposé.

Dans l'appendice consacré aux langages de Terre du Milieu, Tolkien explique :

The Mannish languages that were related to the [common tongue] should, it seemed to me, be turned into forms related to English. The language of Rohan I have accordingly made to resemble ancient English, since it was [...] in comparison with the [common tongue] archaic.⁹⁴

⁹³ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 225-226.

⁹⁴ *The Lord of the Rings*, Appendix F, p. 1170.

Dans une note, il tente de relativiser la procédure :

This linguistic procedure does not imply that the Rohirrim closely resembled the ancient English otherwise, in culture or art, in weapons or modes of warfare, except in a general way due to their circumstances: a simpler and more primitive people living in contact with a higher and more venerable culture...⁹⁵

Mais cela ne trompe personne. Les Rohirrim sont trop bien décrits comme des Anglo-Saxons, les références autres que linguistiques sont trop nombreuses (nous avons pu en discerner certaines dans cette étude) pour qu'on ne puisse les y assimiler. Peut-être Tolkien a-t-il jugé utile de le nier dans un souci de «réalisme» historique (lui qui écrivait : *Mine is not an "imaginary" world, but an imaginary historical moment on "Middle-earth" — which is our habitation.*⁹⁶) mais la greffe ayant réussi, je crois que personne n'aurait songé à lui reprocher cet anachronisme.

Pour en terminer avec les problèmes de traduction, il convient de signaler qu'en accord avec les mêmes principes, Tolkien a beaucoup critiqué la traduction de ses propres oeuvres, estimant justement que la «saveur» qu'il avait tenté de créer n'était pas respectée. Ainsi en va-t-il des Hobbits : ils parlent et se comportent comme de braves bourgeois ou paysans des Midlands, un effet consciemment recherché par Tolkien pour tout ce que cela peut évoquer dans l'esprit d'un lecteur anglais. Or ces nuances de langage, de coutumes, de toponymie disparaissent très facilement dans une traduction. Le parfum de terroir des villages du Comté (Michel Delving, Frogmorton), ou le snobisme évoqué par le nom de Sackville-Baggins, se retrouvent difficilement lorsqu'ils sont traduits en Grand-Cave, La Grenouillère, ou Sacquets de Besace. Le jeu sur le décalage ou l'identification entre la langue utilisée et l'anglais moderne et correct est altéré ou détruit.⁹⁷

C'est sans doute la réalité éternelle et inévitable de toute traduction (*traduttore...*) mais toutes choses demeurant par ailleurs égales, il est vrai que la véritable richesse de *The Lord of the Rings*

⁹⁵ *The Lord of the Rings*, Appendix F, p. 1170.

⁹⁶ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 239 ou 283.

⁹⁷ *The Letters of J.R.R. Tolkien*, p. 249-251.

n'apparaît que dans son texte original — tout comme le véritable attrait de *Beowulf*.

Conclusion

Bien des sujets pourraient encore être abordés pour illustrer plus richement les relations entre *Beowulf* et l'oeuvre de Tolkien. Nous pourrions ainsi parler de la manière dont Tolkien suggère une profondeur et une véracité historique par l'utilisation d'un arrière-plan de légendes (dans le cas de Tolkien, celles du *Silmarillion*) :

This impression of depth is an effect and a justification of the use of episodes and allusions to old tales, mostly darker, more pagan, and desperate than the foreground.⁹⁸

On pourrait parler de la structure entrelacée de *The Lord of the Rings*, de la manière dont la lignée des personnages détermine ce qu'ils sont, de l'équilibre entre symbolisme (que Tolkien acceptait) et allégorie (qu'il rejetait) : tous ces éléments sont présents dans *Beowulf*, tous ont été longuement analysés et travaillés par Tolkien avant d'être incorporés dans la composition de son oeuvre. Mais temps et place manquant, il nous faut à présent tâcher de conclure.

Les sources de Tolkien sont multiples, et ont été, depuis plus de vingt ans, largement cataloguées et étudiées. On connaît son inspiration linguistique, qui l'a poussé à créer un monde pour abriter des peuples susceptibles de parler les langages qu'il inventait ; T.A. Shippey a analysé sa démarche philologique de reconstitution des origines à partir d'artefacts également linguistiques, et son utilisation du passé germanique a été disséquée par de nombreux critiques.

Ce sur quoi je voudrais insister pour conclure, c'est la manière dont Tolkien a su féconder son sujet, cette matière plutôt absconse qu'est la philologie, et ces bribes de littérature, souvent opaques. Il aura fallu Tolkien pour redonner vie à *Beowulf*, et cela n'aurait pas été possible sans son activité parallèle de création littéraire. Biographes et commentateurs s'accordent à penser que Tolkien

⁹⁸ *The Monsters and the Critics and Other Essays*, p. 27.

n'aurait pas été l'universitaire qu'il fut s'il n'avait pas été en même temps l'écrivain qu'il fut. Qui pouvait mieux comprendre l'importance des monstres de *Beowulf* que l'homme qui écrivait : *I desired dragons with a profound desire*⁹⁹ ?

C'est parce qu'il a pu explorer dans ses propres oeuvres, ainsi que j'espère l'avoir montré, les réflexions suscitées en lui par la lecture du poème, qu'il a su les analyser et les communiquer aussi bien. Et c'est, pour terminer, ma conviction profonde que Tolkien, par son oeuvre prolongeant et affermissant sa réflexion, a su donner à travers les Rohirrim, Smaug, ou les Orcs, plus peut-être qu'une seconde vie, une descendance à *Beowulf*, à ses héros et (n'en déplaise aux critiques) à ses monstres.

⁹⁹ *On Fairy Stories.*